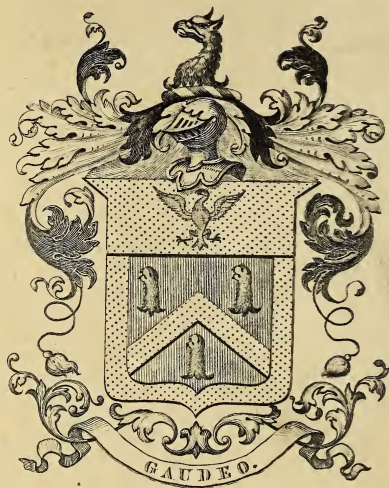
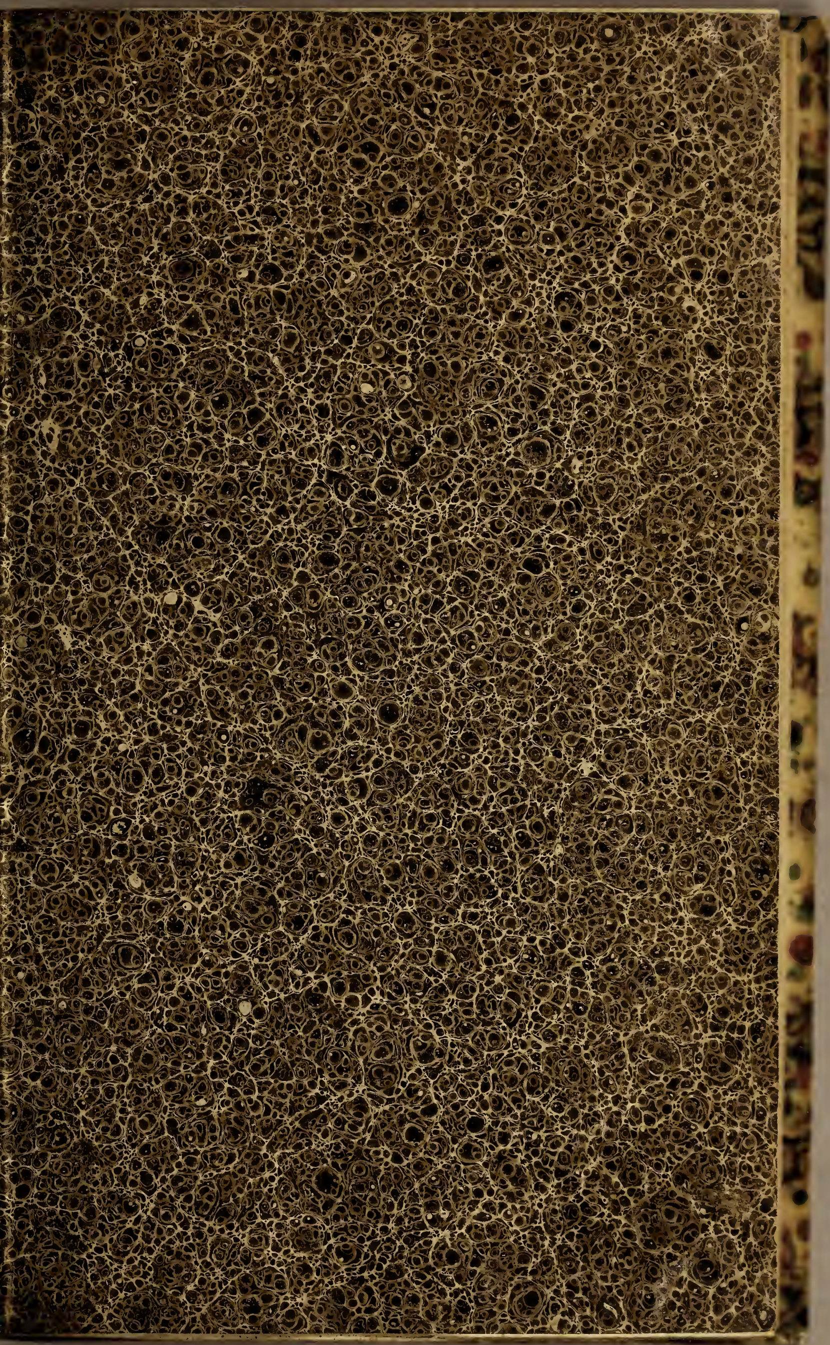

H T


GAUDEO.



3 plates

No. *1. Colonies, Commerce, Agriculture. 1802.
*2. Considerations for, and against a S. American Expedition. Lond. 1805
*3. Essai sur nos Colonies . . Paris 1805.
*4. Le depart de La Perouse. — " . 1807.
* 5. Christophe Colomb par M Lanjuinais . . . . " — 1809
* 6. Memoire sur le Cyprès de la Louisiane . . . — " — 1809
7 Sur la traité des Negres . . . " 1814.



chef de la cinquième division du
de la Marine, membre de la légion d
offert par l'aut.

A.

LE DÉPART
DE
LA PÉROUSE,
OU
LES NAVIGATEURS MODERNES,

POËME.

DE L'IMPRIMERIE DE L. HAUSSMANN, RUE DE LA HARPE, N°. 80.

LE DÉPART
DE
LA PÉROUSE,
OU
LES NAVIGATEURS MODERNES,

POËME;

PAR

C. J. L. D'AVRIGNI, DE LA MARTINIQUE,
OFFICIER D'ADMINISTRATION DES COLONIES, CHEF DU BUREAU DES COLONIES OCCIDENTALES, AU MINISTÈRE DE LA MARINE ET DES COLONIES.

. . . . Domestica facta !
Hor *Art. poet.*

PARIS,
CHEZ LÉOPOLD COLLIN, LIBRAIRE,
RUE GÎT-LE-COEUR, N°. 4.

1807.

A SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR LE VICE-AMIRAL DECRÈS, MINISTRE DE LA MARINE ET DES COLONIES, GRAND-OFFICIER DE L'EMPIRE, INSPECTEUR-GÉNÉRAL DES CÔTES DE LA MÉDITERRANÉE, GRAND-CORDON ET CHEF DE LA DIXIÈME COHORTE DE LA LÉGION D'HONNEUR, GRAND-CROIX DE DE L'ORDRE ROYAL ET MILITAIRE DE CHARLES III, etc., etc., etc.

Vous qui savez associer
L'homme d'état et l'homme aimable,

Ministre actif, infatigable,
Autant qu'intrépide guerrier,
C'est à vous que je la dédie,
Cette esquisse, où ma foible main
Par vous quelquefois enhardie,
Retraça le noble chemin
Des Argonautes de notre âge,
Et le trop funeste naufrage
De ce Français connu de vous,
Dont notre pavillon s'honore,
Que trahit un destin jaloux,
Mais que l'Europe pleure encore.
Il eut vos vœux et vos regrets,
Vous, en qui son courage brille;
Et c'est un tableau de famille
Que je vous offre sous ses traits.
L'hommage peut-il vous déplaire?
Chacun sait que du dieu des arts

La langue n'est pas étrangère
Au ministre avoué de Mars;
Et de Racine ou de Corneille
Partout, assidus compagnons,
Les beaux vers charment votre oreille
Comme le bruit de vos canons.
Que ne puis-je de leur génie
Pénétrer les divins secrets!
Le temps approche, où je dirais,
Fidèle aux lois de l'harmonie,
Et vos travaux et nos succès,
Sous nos mats au loin frémissante
L'onde libre, et des ports français
La splendeur enfin renaissante.
Oui : sous l'empire du vainqueur
Devant qui s'incline la terre,
Un jour la superbe Angleterre,
Déjà tremblante dans son cœur,

Verra briser le joug servile
Que l'Europe a long-temps souffert;
Et qui se bat comme Tourville[1],
Doit aussi nous rendre Colbert.

LE DÉPART
DE
LA PÉROUSE.

Il était nuit : déjà sur l'humide élément
L'aquilon, foible encor, s'élevait lentement;
Et de sa poupe oisive embrassant les deux Mondes,
La Peyrouse en silence interrogeait les ondes.
Non loin de lui, veillaient tous ces amis des arts,
Favoris de Minerve, ou nourrissons de Mars,
De Langle, Lamanon, Mongèz, Boutin, d'Escure,
Et ces frères, unis d'une amitié si pure,
Du bienfaisant Laborde enfans infortunés
Dans les bras l'un de l'autre à périr destinés,
Et tant d'autres enfin, jeune et brillante élite
Qu'au travers des hasards un beau feu précipite.
Ces bords qu'ils vont chercher, ces mers qu'ils vont franchir,
Ces trésors dont la France un jour doit s'enrichir,

Ces tableaux variés, ces rencontres heureuses,
Ces périls, aiguillon des ames généreuses,
Animaient l'entretien, intéressaient le cœur,
Et trompaient de la nuit l'importune lenteur.
En ce moment vers eux La Pérouse s'avance;
Un murmure flatteur s'élève à sa présence,
Il entre; sur son front l'espérance éclatait,
Et chacun, dans l'attente, autour de lui se taît.

Il a pris place : « Amis, dit-il, ou je m'abuse,
« Ou le ciel, et ces vents que votre ardeur accuse,
« Dès demain cesseront d'enchaîner nos vaisseaux.
« Déjà vous pressentez pour quels nobles travaux
« De son auguste choix Louis vous favorise,
« Quels projets éclatans, quelle vaste entreprise,
« De la gloire à nos vœux ouvre l'heureux sentier.
« L'univers devant nous se montre tout entier.
« Loin ces temps, où les feux de la brulante zône,
« Où l'aspect de la mer que grossit l'Amazone,
« Effrayant les esprits par des fantômes vains,
« Dans un étroit espace enfermaient les humains!
« De Gama, de Colomb le siècle recommence :
« Pénétrons au-delà de leur carrière immense;
« Mais puissions-nous un jour, à force de bienfaits

« Des brigands de leur âge expier les forfaits!
« O génie! ô courage! ô vertu magnanime!
« Que l'ame, à votre vue, et s'élève et s'anime!
« Des mortels inspirés, pacifiques héros,
« Ont traversé les monts, ont parcouru les flots,
« Et l'olive à la main, dans leur route certaine
« D'Uranie et des arts agrandi le domaine!
« Les monts se sont courbés, les flots se sont ouverts;
« Et la borne est posée, où finit l'univers.

« Mais quels lauriers nouveaux encor pour héritage!
« C'est à nous d'accomplir ce magnifique ouvrage.
« Voyez-vous, entraînés d'un sublime transport
« Ces rivaux des succès que nous promet le sort,
« Du double Continent pénétrer l'étendue,
« Et loin dans les déserts, atteindre de leur vue,
« Sillonner de leurs pas les plus sauvages lieux,
« De leurs savans efforts théâtre glorieux?
« Du Midi, jusqu'au Nord, qui peut nombrer leurs courses!
« Le Nil mystérieux a révélé ses sources,
« Ses tombeaux, seuls debout au milieu des débris,
« Ses temples renversés, et ses canaux taris,

« Mais qui semblent toujours, dans leur grandeur
déchue,
« D'un autre Sésostris attendre la venue;
« L'Euphrate, humble marais perdu dans les déserts,
« Aux Chardins de nos jours raconte ses revers;
« De l'ombrageux Cathay le voile enfin s'entr'ouvre,
« Et du Thibet sacré, le parvis se découvre;
« La sauvage Amérique a vu franchir ces monts
« Qu'un long amas d'hivers creuse en gouffres profonds,
« Ces plaines, des frimas épouvantable empire,
« Où le néant commence, où la nature expire;
« La mer de l'Hircanie, en ses vastes contours,
« Aux yeux qu'elle avoit fuis, s'étale; et dans son
cours
« L'Oby montre exhumés de ses tristes rivages
« Ces débris, qui du globe attestent les naufrages,
« Ces restes épandus, sous la terre dormans,
« De l'antique univers monstrueux ossemens!
« Mais à quel prix les cieux, de leurs dons trop avares,
« Vendent-ils aux mortels ces conquêtes si rares!
« Quels obstacles tout prêts! quels fléaux menaçans!
« Quels dangers, sous leurs pas sans cesse renaissans!

« Où s'avance, enfoncé dans l'inculte Libye,
« Ce voyageur, encore au printemps de la vie?
« Sous l'astre étincelant dont il brave l'ardeur,
« Il ose du Zarah percer la profondeur!
« Il a fui ces beaux lieux, témoins de sa naissance,
« Cet ami, compagnon des jeux de son enfance,
« Et cette mère en pleurs, dont les tristes adieux
« Viennent le suivre encore, errant sous d'autres cieux!
« Le désert, où déjà la fatigue l'accable,
« Devant lui se prolonge immense, impénétrable;
« Tous les feux de la soif ont desséché ses flancs.
« Foible, épuisé d'efforts, il se traîne à pas lents;
« De son sein déchiré sort une aride haleine :
« Son œil en vain parcourt et la brûlante plaine
« Et le morne horizon, qui s'éloigne, et qui fuit;
« Nul arbre! nul ruisseau! nul vestige! nul bruit!
« Rien, dont le charme heureux vienne calmer son ame!
« Un Océan de sable, et des cieux tout de flamme!
« C'est là que seul, rempli d'un noir pressentiment,
« Il voit la sombre nuit descendre tristement;
« Tout dort : et le sommeil fuit encor sa paupière.

« Nuit terrible ! ah ! pour lui, seras-tu la dernière?...
« Du noble amour des arts, quel est donc le pouvoir!
« Seul il soutient le cœur, seul il nourrit l'espoir
« De ces hommes divins, que l'austère Uranie
« Charma de ses beautés, doua de son génie :
« Leurs plaisirs sont plus purs ; leurs maux sont moins affreux ;
« Et dans tous les climats il voyage avec eux.

« Et nous, comme eux épris d'une palme immortelle,
« A des périls plus grands le destin nous appelle.
« Dois-je les taire ici ?.... Mais d'un œil assuré
« Votre audace d'avance, amis, a mesuré
« Les travaux, les hasards semés sur notre route.
« Qu'insensible à l'honneur le lâche les redoute :
« Le brave qui les voit, y court sans s'abuser ;
« Et ce n'est pas à vous qu'il faut les déguiser.
« Que dis-je ? Les hasards, qu'un grand cœur envisage,
« Embellissent la gloire et plaisent au courage.
« Sous des climats nouveaux , où d'orgueil écumant,

« Et dans son vaste empire épandu librement,
« L'Océan, aux mortels long-temps inaccessible,
« Etale fièrement sa majesté terrible,
« Au travers de ses flots, qui, gonflés de courroux,
« Des bouts de l'univers s'allongent jusqu'à nous,
« Sans guide, et soutenus de notre seule audace,
« La mort sous mille aspects chaque jour nous menace.
« Ici, l'affreux hiver défiant les humains,
« Des deux pôles par-tout hérisse les chemins :
« De son palais de glace élevé sur l'abîme
« L'ardent navigateur en vain poursuit la cîme ;
« Le lugubre Océan, durci par les frimas,
« En rocs, en monts flottans assiège tous ses pas.
« Là, du plus haut des cieux embrâsés, mais tranquilles,
« L'astre du jour, pesant sur les mers immobiles,
« Fait taire tous les vents, assoupit tous les flots :
« Le morne nautonnier, dans ce brûlant repos,
« Sur l'humide désert cherche la rive absente :
« Dans son sang qui s'altère, un noir venin fermente.
« Intrépide, et muni du fil explorateur
« Qui des monts de la mer mesure la hauteur,

« Il vogue ; et devant lui la trombe immense, informe,
« Se dresse sur les flots comme un géant énorme,
« Gronde, avance, retombe, et bondit dans les airs :
« Plus loin, sur des coraux par les ondes couverts
« La vague roule, écume, et sourdement murmure ;
« Ah ! du perfide écueil, durant la nuit obscure,
« Argonaute imprudent ! ah ! frémis d'approcher !
« L'agile esquif à peine atteint le dur rocher,
« Le fier navigateur voit la mer en furie
« Pénétrer son vaisseau qui tressaille et qui crie ;
« D'une ame inébranlable, et d'un bras affermi,
« Il repousse, il combat l'élément ennemi.
« Que pourrait sur son cœur la mort la plus affreuse ?
« Mais s'il faut qu'il succombe, ô ! crainte généreuse !
« Quoi ! de tant de travaux, qu'attendait l'avenir,
« Avec lui périrait le noble souvenir !
« Hélas ! et nul débris échappé du naufrage,
« Sur les vagues flottant vers la prochaine plage,
« Et du moins recueilli des mains de la pitié,
« De son malheur un jour n'instruirait l'amitié !

« Et son épouse en deuil, qu'un long ennui dévore,
« Douterait s'il n'est plus, ou s'il respire encore!.... »

La Pérouse, à ces mots, sent au fond de son cœur,
Malgré lui, s'élever une sinistre horreur;
Il frémit: mais, soudain rappelant sa constance,
Et d'une voix qu'anime une mâle assurance:

« Je lis dans vos regards, compagnons; et vos cœurs
« Du destin, quel qu'il soit, dédaignent les terreurs.
« Eh! qu'importe le terme, où sa loi nous appelle?
« La vie est un éclair, qui de l'ombre éternelle
« Perce un moment l'horreur, brille, fuit et s'éteint,
« Amis! mais la vertu, qu'un sort fatal atteint,
« De la nuit du tombeau sur l'aîle de la gloire
« S'élève triomphante, et vit dans la mémoire.
« Ah! l'aspect des périls peut-il nous arrêter?
« C'est en les affrontant qu'il faut les surmonter.
« Peut-être un jour pour nous, l'image en sera chère,
« Ils ont aussi leur terme; et le ciel moins sévère
« A permis qu'au milieu des travaux, des dangers,

« De calme et de bonheur quelques jours passagers
« Vinssent du nautonnier embellir la carrière.
« Du bout de l'horizon, la plage hospitalière
« A-t-elle, en s'élevant, soudain frappé ses yeux?
« O transports! douce ivresse! instant délicieux!
« Ce vieux mont nébuleux, que le matin colore,
« Le bruit de ce ruisseau, qu'il n'entend pas encore,
« Ces agrestes vallons, ces antiques forêts,
« Ces sentiers fugitifs, ces tapis verts et frais,
« Et ces nouveaux humains accourans sur la rive,
« Tout rit à la pensée. On avance, on arrive,
« On franchit les écueils; le vaisseau touche au port,
« Et le canot léger s'élance vers le bord.
« Mais la prudence veille, et de loin intimide
« Le guerrier trop hardi, la beauté trop avide.
« D'un langage étranger interprètes muets,
« Les palmes, les présens ont annoncé la paix;
« Et des gestes entre eux l'heureuse intelligence
« Suit les yeux, peint le cœur, fait parler le silence.
« Le traité, des deux parts, est enfin ménagé;
« Le commerce, établi; le terrain, partagé:
« Un tertre s'y rencontre, et descend vers la grève;
« Là, d'un mur de palis s'environne, et s'élève

« Le mobile édifice, où les amis des arts
« De la foule bruyante iront fuir les regards.
« Dans tous leurs sens charmés un feu divin s'al-
lume :
« Le compas, les crayons, l'astrolabe, et la plume
« Animent de la troupe et les nuits et les jours.
« Voici l'heure, où des cieux, au milieu de son
cours,
« Le soleil qu'elle suit, a partagé la voûte!
« Du cercle que deux fois, en son oblique route,
« Traverse tous les ans le père des saisons,
« Aux rives de ce golfe, au sommet de ces monts
« Le verre observateur mesure la distance.
« Mais déjà le soleil vers l'horizon s'avance,
« Et la pâle Phébé blanchit l'azur des cieux :
« L'élève des Newtons, d'un œil audacieux,
« Sur la voûte du monde a fixé l'intervalle
« Qui, séparant des nuits la courière inégale,
« Et de l'astre du jour, et des astres divers,
« Règle nos pas errans autour de l'univers.
« Cet autre, émule heureux de l'Homère du Tage,
« Des nymphes de la mer peuple un riant bocage,
« Ou d'un chant prophétique, aux yeux des matelots,

« Évoque le géant, gardien des vastes flots.
« Qu'au retour, l'Océan déchaîné sur sa tête
« Submerge son vaisseau brisé par la tempête,
« Et nouveau Camoëns, des gouffres entr'ouverts
« Il sauvera du moins et sa gloire et ses vers.

« Le soir dans sa retraite, et le jour sur la plage
« La troupe se répand, s'assemble, se partage
« Suivant tout, voyant tout, et sans cesse, cherchant
« Si les fleuves des mers marchent vers le couchant,
« S'avancent à l'aurore, ou dans leur longue course
« Vont tourner au midi, vont s'approcher de l'ourse;
« Si dans un tube étroit le métal enfermé,
« Soumis au poids de l'air dont il est comprimé,
« S'élève quelquefois, et quelquefois s'abaisse;
« Si, sous la double loi qui l'attire et le presse,
« Le flot grondant qui monte, inonde au loin le bord;
« Si deux vents ennemis, par un constant accord,
« Commandent tour-à-tour à la plaine éthérée;
« Si l'amante du pôle où domine Borée
« Dans sa marche légère, et s'éloigne de lui
« Et revient plus fidèle au nord qu'elle avait fui;

« Rien n'échappe aux regards. Un nouveau jour
amène
« De loisirs occupés une nouvelle scène.

« On se rassemble, on part: de la rive des mers
« Le docte bataillon suit les détours divers;
« Et des enfans de Mars les armes fraternelles
« Des enfans de Pallas protégeant les deux ailes.

« Que de débris sans nombre à leurs yeux présentés,
« Sur ces bords chaque jour par la vague apportés!
« Pour eux, dans ces coraux, quel spectacle sublime!
« Quoi! le foible animal, qui rampe sous l'abîme,
« D'un pouvoir créateur serait donc l'instrument!
« Ces plages, qui des eaux sortirent lentement,
« Se formèrent jadis de sa sueur féconde,
« Et l'insecte des mers est l'artisan du monde!
« De ces autres débris naquirent autrefois
« Ces monts, qui de nos jours se couronnent de bois;
« Et dans le tems naîtra la nouvelle colline
« Dont l'onde couvre encor l'invisible origine.

« Mais la troupe gaîment s'éloigne de ces bords,
« De l'empire des flots emportant les trésors,

« Et la corne d'Ammon, dont la famille éteinte
« Sur la pierre a laissé son éloquente empreinte,
« Et ces nombreux murex, qui, trouvés dans ces lieux,
« Des Lacépède un jour exerceront les yeux.

« A travers ces vallons, ces bosquets, ces campagnes,
« La route, en serpentant, s'ouvre vers les montagnes.
« Soleil! ah! dans les dons qui naissent de tes feux,
« Quelle splendeur diverse! et quel luxe pompeux!
« Quelque tige connue, et quelque fleur chérie
« Au nouveau Tournefort rappelle sa patrie,
« Mais dans ces lieux pour lui le reste est étranger:
« L'hôte ailé du bocage, et le fruit du verger,
« Tout, d'un monde nouveau lui présente l'image,
« Et son pays un jour en recevra l'hommage.
« Cet arbuste élégant, sur nos bords transplanté,
« Dans nos jardins admis, par nos bois adopté,
« Viendra, tombant en grappe, à leur antique ombrage
« Associer son ombre, et mêler son feuillage;
« Ces beaux troncs diaprés, du superbe Paris

« Teindront les vêtemens, orneront les lambris;
« Cette plante modeste, avec art préparée,
« Ranimera la vie en nos corps altérée:
« Mais, ô! larcin plus doux! cette brillante fleur,
« De nos roses bientôt tendre et frileuse sœur,
« Des mains du voyageur ira parer les charmes
« D'une amante, qu'hélas! il laissa dans les larmes!
« Peuple heureux de ces bords! ah! ne regrettez pas
« Ces biens nés sans efforts en vos riches climats!
« L'Europe aussi pour vous prodigua ses richesses,
« Et les dons de nos arts ont payé vos largesses.
« Une enceinte est formée, où l'épi nourricier,
« Le noyau, dont les fruits colorent l'espalier,
« Le pépin des vergers, la graine potagère
« Un jour s'élèveront d'une glèbe étrangère.
« Dans l'enclos sont reçus ces divers animaux
« Nourris pour nos besoins, dressés à nos travaux;
« Ils peupleront la ferme, ils vieilliront ensemble,
« Et dans l'exil encore un seul toit les rassemble.

« Mais déjà, franchissant le vallon tortueux
« La troupe atteint ces monts altiers, majestueux,
« Et dont la chaîne au loin dans l'horizon bleuâtre
« De cîme en cîme échappe en long amphithéâtre.

« Sont-ils l'œuvre du feu, sont-ils l'œuvre des eaux,
« Ces flancs désordonnés, ces énormes plateaux ?
« Quelle imposante scène, en ruines tracée,
« Attache les regards, tourmente la pensée !
« Que de volcans épars ! l'un, près de l'onde assis,
« Terrible, fume encor dans les cieux obscurcis,
« Et demain plus terrible, ébranlant le rivage,
« Sous une lave ardente engloutira la plage ;
« Les autres, loin des mers, depuis mille ans fermés
« Dorment, de fruits, de fleurs et de moissons semés.
« Quel charme de sonder ces profondes entrailles,
« En couches s'étendant, se dressant en murailles,
« Immenses réservoirs, qu'inondoient par torrens
« Et des airs, et des eaux les fluides errans,
« Ateliers souterrains, où d'une main divine
« L'insensible pouvoir et façonne et combine
« Les bitumes, les sels, les soufres, les métaux
« Disséminés en poudre, ou fondus en cristaux,
« Et toujours renaissans de la féconde mine !

« Au milieu de ces monts, en monarque, domine
« Du globe jeune encor ce fier contemporain,

« A la tête blanchie, au front calme et serein,
« Ce grand mont, qui, sorti de la terre naissante,
« Et par son propre effort, sur sa base croissante
« Élevé, soutenu, raffermi sous les mers,
« De leurs flots affaissés s'alongea dans les airs,
« Et portant jusqu'aux cieux sa cîme sôuveraine,
« Foule de l'univers la masse souterraine.
« Le granit, de sa croupe inébranlable appui,
« A décélé son âge; et muet devant lui,
« A l'aspect de la nuit, dont les ombres profondes
« Enveloppent les temps, la nature et les mondes,
« L'observateur, baissant un œil religieux,
« Retient de ses pensers le vol ambitieux;
« Il descend : et le trouble, où son esprit se plonge,
« Loin dans la plaine encor le suit et se prolonge.

« Soudain des cris de joie ont frappé les échos :
« La tribu de ces bords vers la plage à grands flots
« Court d'un îlot voisin célébrer la conquête;
« L'armée est de retour. Aux apprêts de la fête
« S'unissent les travaux, se mêlent les regrets :
« De ce guerrier, que l'arc atteignit de ses traits,
« Le Machaon du lieu soigne ici la blessure;
« Là, sur un lit funèbre entouré de verdure,

« Loin des profanes yeux les ministres sacrés
« Ont placé d'un héros les restes honorés;
« Ailleurs, d'un long canot couché sur le rivage
« Le novice ouvrier répare le dommage;
« Mais les soins, les regrets, les travaux ont cessé.

« Dans un riant palais de roseaux tapissé,
« Sous un toit de feuillage, avec ordre commence
« Le banquet, et les jeux, et les chants, et la danse:
« Sans faste, le vieux Roi de plumes couronné,
« Sur la natte s'assied, des grands environné;
« Et la foule à l'entour inonde la prairie.

« L'ami des arts ému sort de sa rêverie :
« L'œil attentif, le cœur plein d'un charme nouveau,
« Il s'arrête. Oh! combien, à ce vivant tableau,
« Son esprit accablé de la magnificence
« Qu'étalait sous ses pas la divine puissance,
« Sur l'humaine famille aime à se replier,
« A suivre dans ses mœurs ce peuple hospitalier
« Étranger de couleur, de forme, de langage,
« Encore enfant, mais pur des vices de notre âge!

« Le passé, l'avenir s'offrent devant ses yeux ;
« Il croit voir transportés en ces modernes lieux
« L'antique et bon Évandre, et son palais agreste,
« Et son humble royaume, et son sénat modeste.
« Que de divers degrés sur l'échelle des tems,
« De ces vallons heureux les simples habitans
« Ont déjà descendus et descendront encore !
« Quand de l'humaine race, à peine à son aurore,
« Les deux troncs primitifs, de la cîme des monts
« Etendirent au loin leurs triples rejetons,
« Quels aïeux à ce peuple ont donné la naissance,
« Et pour guide suivant une aveugle licence,
« De leur pêche nourris, et sans arts, et sans lois,
« Ont habité ces rocs, ont erré sous ces bois ?
« Quel Saturne nouveau dans la suite des âges
« Réunit ces tribus, cultiva ces rivages,
« Construisit le hameau, divisa le terrain,
« Et d'un culte aux esprits sut imposer le frein ?
« Un jour viendra peut-être, où, sur ces monts sans gloire
« Une seconde Rome à son char de victoire
« Traînera l'or captif, enchaînera les rois !
« Peut-être un autre Auguste y dictera des lois,

« Et des troubles croissans apaisera l'orage !
« Cet Empire à son tour, hélas ! miné par l'âge,
« Dans le temps tombera sous les coups ennemis,
« Et du fond des forêts des barbares vomis,
« Autour de ce grand corps viendront, hurlans de joie,
« S'arracher les lambeaux de leur sanglante proie !...

« Ainsi, tantôt de l'homme ardent observateur,
« Tantôt de la nature avide admirateur,
« L'ami des arts enfin de rivage en rivage,
« De peuple en peuple, touche au terme du voyage.

« C'en est fait; du retour brille le jour heureux :
« Les vents de l'Argonaute ont secondé les vœux :
« On s'émeut, on s'empresse; un cri part; oui, c'est elle !
« Il voit, il reconnoît la terre maternelle.
« Il quitte ce vaisseau, cher et sacré pour lui,
« Qui de tant de dangers le ramène aujourd'hui,
« Et son cœur un moment se serre de tristesse;
« C'est un vieux compagnon, c'est un ami qu'il laisse !
« L'œil humide, il s'élance; il a touché ces bords

« Où d'un père, où d'un fils l'attendent les transports.
« Il paraît? on le suit. Il s'avance? on le nomme.
« Moins grand, mais plus heureux que ces héros de Rome,
« Il conduit en triomphe, il étale aux regards
« Ces tributs des climats, ces conquêtes des arts,
« Ces palmes, ces trésors, cette moisson féconde,
« Purs du sang des humains, et des larmes du monde. »

La Pérouse se tait : hélas! il ne sait pas,
Aveugle sur son sort, qu'il cherche le trépas.

Mais le soleil se lève, et l'onde frémissante
S'agite mollement, d'écume blanchissante;
Le ciel est sans nuage, et déjà sur les eaux
L'impétueux Borée appelle les vaisseaux :
Les nautonniers, qu'assure un présage infidèle,
Ont salué d'un cri la terre paternelle;
Et du rivage ému, pour la dernière fois
Mille voix à l'envi répondent à leurs voix.
Ils partent; l'œil les suit.... allez, coeurs magnanimes,
Du devoir, de l'honneur généreuses victimes!

Si pour vous le destin peut changer ses arrêts,
La France vous attend.... ô ! douleur ! ô ! regrets !
Vingt ans déjà passés, nos rades vous attendent !
Sur vos traces conduits, nos vaisseaux vous demandent
Aux plus lointaines mers, aux bords les plus lointains ;
La terre, l'Océan se taît sur vos destins !
Mais de vos longs travaux la mémorable histoire,
Immortel monument, redira votre gloire ;
Et d'âge en âge encor nos neveux attendris
De pleurs, en les lisant, mouilleront vos écrits.

NOTES.

NOTES
DE L'ÉPITRE DÉDICATOIRE.

(Page viij, vers 3.)

Et qui se bat comme Tourville, etc.

Le glorieux combat soutenu par M. le vice-amiral Decrès, montant le Guillaume-Tell, de 80 pièces de canon, contre les trois vaisseaux anglais le Foudroyant de 86, le Lion de 64, et la Pénélope de 44, le 9 germinal an 8, est assez connu par la relation simple et noble de ce général, imprimée dans le recueil des lois de la marine, tome X, page 210; ce qui l'est moins, ce qui doit flatter le cœur de tous les marins français, et en particulier de ceux qui ont combattu sur le Guillaume-Tell, c'est le juste hommage rendu par les ennemis même à M. le vice-amiral Decrès, et consigné dans la gazette officielle de Londres du 3 juin 1800, dont j'ai tiré ce qui suit :

Extrait de la lettre adressée le 31 *mars* 1800, *à sir Thomas Trowbridge, par le capitaine Dixon, commandant le vaisseau de ligne anglais le Lion.*

« The french ship of war *le Guillaume-Tell*, bearing the « flag of *contre-amiral Decrès*, surrendered to his Majesty's

« ships Foudroyant, Lion, and Penelope, after a most gallant « and obstinate defence of three hours and half; in short, af- « ter the hottest action that probably was ever maintened by « an ennemy's ship, opposed to those of his Majesty, and « being totally dismated, etc., etc.

« Le vaisseau de guerre français, le Guillaume-Tell, com- « mandé par le contre-amiral Decrès, s'est rendu, totalement « démâté, aux vaisseaux de Sa Majesté le Foudroyant, le Lion « et la Pénélope, après trois heures et demie d'une très-cou- « rageuse et très-opiniâtre résistance, et à la suite du combat « le plus chaud qui probablement ait jamais été soutenu par un « vaisseau ennemi contre ceux de Sa Majesté, etc., etc.

Quelqu'honorable que soit un pareil témoignage, il en est un plus flatteur encore que reçut M. le vice-amiral Decrès, par l'arrêté de Sa Majesté l'Empereur, alors premier consul, daté du 11 ventôse an 9, qui lui décerne une montre marine et un sabre d'abordage.

NOTES
DU POËME.

(Page 9, vers 3.)

Et de sa poupe oisive embrassant les deux mondes,
La Pérouse en silence interrogeait les ondes.

Les vents contraires retinrent La Pérouse dans la rade de Brest, pendant dix-huit jours : ce fut le 1er. avril 1785, que les deux frégates la Boussole et l'Astrolabe, commandées l'une par lui-même, et l'autre par le Vicomte de Langle, mirent à la voile, et s'éloignèrent du port où elles ne devaient plus rentrer.

(Page 9, vers 5.)

Non loin de lui veillaient tous ces amis des arts,
Favoris de Minerve, ou nourissons de Mars,
De Langle, Lamanon, Mongèz, Boutin, d'Escure.

J'aurais desiré de rappeler dans ces vers les noms de tous les officiers, savans et artistes embarqués sur les deux frégates; mais leur mémoire n'a pas besoin d'une si faible recommandation. Il n'est pas un d'eux qui ne fût déjà distingué par de rares talens, et qui ne doive laisser à la France de longs regrets. On en trouvera

Ainsi que Lamanon, Mongèz avait été désigné au Gouvernement par la réputation de ses talens et de ses connaissances en physique. Parmi les diverses recherches auxquelles il ne cessa de se livrer, je ne puis omettre le voyage qu'il fit avec MM. Bernizet et Receveur, l'un ingénieur-géographe, et l'autre naturaliste, à une montagne volcanique, située à huit lieues d'Avatscha. *Jamais peut-être*, dit La Pérouse, *on n'en avait entrepris pour les sciences d'aussi pénible*, *et nul des savans soit anglais*, *soit allemands ou russes, qui avaient visité le Kamtschatka, n'avait osé le tenter.* Telle étoit l'idée que s'en étaient formée les Cosaques dont ils étaient accompagnés, qu'au retour des trois voyageurs, leurs guides *avaient déjà fait pour eux des prières*, *et n'avaient pas oublié de consommer presqu'entièrement les liqueurs qu'ils avaient en garde*, *et qu'ils ne croyaient plus nécessaires à des morts.*

J'ai déjà parlé de M. Boutin, échappé, comme par miracle, à la barbarie des sauvages de Maouna, quoique tout couvert de blessures. Avant cette funeste rencontre, il avoit déjà, par la fermeté de son caractère, échappé aux horreurs du naufrage qui, dans le port des Français sur la côte nord ouest de l'Amérique, engloutit sous ses yeux les deux chaloupes de la Boussole et de l'Astrolabe avec tous ceux qui les montaient. « Entraîné, à la « suite de son commandant, au milieu des brisans qui portaient « dans la passe, tandis que la marée sortait avec une vitesse « de trois ou quatre lieues par heure, il imagina de présenter « à la lame l'arrière de son canot, qui, dans cette position

« poussé par la lame et lui cédant, pouvait ne pas se rem-
« plir, mais devait cependant être entraîné au dehors, à recu-
« lons, par la marée. Bientôt, il vit les brisans de l'avant de
« son canot, et il se trouva dans la grande mer. Plus occupé du
« salut de ses camarades que du sien propre, il parcourut le bord
« des brisans, dans l'espoir de sauver quelques-uns de ses mal-
« heureux compagnons; il osa même s'y rengager, quelque fût
« le péril; mais il fut repoussé par la marée : enfin il monta
« sur les épaules de son second, afin d'embrasser de ses yeux
« un plus grand espace... tout avait disparu ».

Nul officier, dans le cours de cette illustre et fatale expédition, ne déploya plus d'activité, de talens et de courage. Après tant de dangers dont il était sorti, il était réservé à se voir enveloppé dans la dernière catastrophe qui a terminé la vie de La Pérouse.

On ne pouvait reprocher à M. d'Escures, (c'est lui qui commandait l'excursion des chaloupes et du canot dans le port des Français), qu'une audace, poussée quelquefois jusqu'à la témérité. Il s'y laissa trop entraîner dans cette déplorable circonstance, et malgré les instructions de la Pérouse, il ne craignit pas de s'approcher de la passe, dont il lui était recommandé de se tenir éloigné, pour peu qu'elle fût houleuse. Il ne tarda pas à se voir emporté au travers des brisans, et il y trouva la mort. Avec MM. d'Escures et Flassan, périrent encore deux officiers de la plus grande espérance : M. de la Borde-Marchainville, et son jeune frère, M. de la Borde-Boutervilliers. Ils servaient tous deux à bord

de l'Astrolabe ; et de Langle, depuis son départ de France, s'était fait une loi inviolable de ne jamais détacher les deux frères pour une même expédition. Ce jour fut le premier, où malgré ses résolutions, il céda au desir qu'ils avaient témoigné de n'être pas séparés l'un de l'autre.... Il devait être pour eux le dernier.

« Au moment où M. d'Escures fut entraîné dans les brisans,
« M. de Marchainville, qui commandait la chaloupe de l'Astro-
« labe, se trouvait à un grand quart de lieue du danger, dans une
« mer aussi parfaitement tranquille que celle du port le mieux
« fermé : mais ce jeune officier, poussé par une générosité sans
« doute imprudente, puisque tout secours était impossible, et
« trop courageux pour ne pas écarter cette réflexion, lorsqu'il
« voyait ses amis dans un si extrême danger, vola à leur secours,
« se jeta dans les brisans, et périt avec son frère. »

(Page 10, vers 12.)

Déjà vous pressentez pour quels nobles travaux
De son auguste choix Louis vous favorise,
Quels projets éclatans, quelle vaste entreprise, etc.

Les instructions particulières de La Pérouse avoient été dressées par Louis XVI lui-même, et sont imprimées dans le premier volume du Voyage. A ces instructions divisées en cinq parties étoient jointes des notes historiques et géographiques, rédigées par M. le sénateur de Fleurieu, alors directeur-général des ports et

arsenaux, des questions proposées par la société de médecine sur tous les objets qui concernent particulièrement la science médicale, des observations de M. Thouin sur les moyens les plus propres à conserver les végétaux destinés, soit à être portés aux habitans des terres nouvellement découvertes, soit à être rapportés de ces divers pays en France, enfin un mémoire de l'académie des sciences où se trouvent embrassées toutes les recherches qui tiennent à l'astronomie, à la physique, à la chimie, à la botanique, à la zoologie, à la minéralogie et à l'histoire naturelle. C'est en lisant ces différentes pièces, que l'on peut se former une idée du vaste plan dont La Pérouse étoit chargé. Je me suis efforcé, dans le discours que je lui prête, d'en effleurer du moins à peu près toutes les parties, qu'il a dû faire connaître aux compagnons de son voyage, et qui caractérisent spécialement le but des navigations modernes.

(Page 10, vers 17.)

Loin ces temps, où les feux de la brûlante Zône
Où l'aspect de la mer que grossit l'Amazone, etc.

On sait que les peuples anciens ont toujours cru la Zône Torride inhabitable : et cette erreur se trouve consignée, du temps même d'Auguste, dans ces vers d'Horace :

Pone sub curru nimium propinqui
Solis, in terra domibus negatâ. (Ode 20. Liv. I.)

« Transporte-moi sous le char du soleil, dans ces climats que ses « feux trop voisins de la terre ne permettent pas d'habiter. »

On connaît également les fables adoptées par l'antiquité sur l'Océan atlantique, qu'elle supposait inaccessible à la navigation.

Il y a lieu de s'étonner, après les témoignages qu'elle nous fournit elle-même à cet égard, que depuis la découverte de l'Amérique quelques modernes aient voulu voir le nouveau Monde dans cette grande île découverte par les Carthaginois, au-delà des colonnes d'Hercule. Le savant Huet, tout en avouant qu'un pareil trajet n'auroit pu s'exécuter sans le secours de la boussole, inclinait à croire que les Carthaginois surpris par les vents d'est qui règnent sous la Zône Torride, avaient été portés malgré eux vers cette grande île occidentale qu'on supposait être l'Amérique, sans faire attention que les mêmes vents se seraient opposés à leur retour. (*Histoire du Commerce et de la Navigation*, *page* 68.) Il n'est guère possible de douter que cette île ne soit une des Canaries qui se trouvaient placées très-près de la route du Carthaginois Hannon, puisque, d'après le périple qui nous reste de lui, il paraît avoir cotoyé les côtes occidentales d'Afrique jusqu'au dixième degré de latitude nord, à-peu-près dans les parages de l'île d'Arguin.

On a également cru sur la foi d'Hérodote que des Phéniciens envoyés par Nechao, roi d'Egypte, et partans de la mer Rouge, non-seulement s'étaient avancés au-delà de l'Equateur, mais même avaient fait le tour de l'Afrique. Huet se borne à penser que le Cap de Bonne-Espérance était connu, fréquenté, et souvent doublé dès le temps de Salomon. Il ne doute pas qu'Ophir, d'où ce prince tirait l'or, les perles et les aromates, ne soit So-

phala, située sur les côtes orientales d'Afrique, à-peu-près à dix degrés sud, quoiqu'il observe lui-même (*Histoire du Commerce et de la Navigation*, *page* 315) *que les Portugais n'ont point trouvé dans ces régions tous ces aromates qui y étaient autrefois en abondance.* Quoi qu'il en soit, qu'Ophir ait été le nom de la côte orientale d'Afrique, ou plutôt des côtes situées sur la mer des Indes, depuis l'Abyssinie jusqu'au Malabar; il est difficile de croire d'après le texte d'Hérodote une circum-navigation qui présentait aux nations anciennes tant d'obstacles et si peu d'avantages. Comment les navires de la mer Rouge, qui étaient faits de joncs, et qui, suivant Pline et Strabon, mettaient, ainsi que l'observe Montesquieu, trois années à faire le chemin que faisaient en un an les flottes grecques et romaines, comment, dis-je, auraient-ils pu tourner le vaste continent de l'Afrique, et rentrer dans la Méditerranée par les colonnes d'Hercule? Il a fallu aux Portugais, avec la boussole, près d'un siècle d'efforts non interrompus pour franchir la moitié d'une carrière si difficile et si longue : il a fallu surtout l'appât du commerce des Indes, l'esprit d'un siècle chevaleresque, et l'attente des plus riches conquêtes, pour soutenir leur constance vingt fois rebutée; mais quel intérêt commercial pouvait entraîner les Phéniciens sur le côtes maintenant habitées par les Caffres et les Hottentots, au-delà des régions inter-tropicales où la nature a plus particulièrement semé les mines d'or et d'argent, les aromates, les pierres précieuses et les productions les plus recherchées?

Je sais qu'Hérodote a très-justement observé que les phéniciens, après avoir tourné l'extrémité méridionale de l'Afrique, voyaient

le soleil se lever à leur droite ; mais cette observation ne prouve rien, par cela seul qu'elle était à la portée de tout le monde, et qu'il n'était pas de navigateurs, tentés de se parer d'une fausse gloire, ou d'historiens portés, soit à l'exagération, soit à la crédulité, qui n'eussent dit la même chose.

Enfin, et c'est Montesquieu qui termine ainsi le dixième chapitre du livre 21 de son Esprit des Lois, *il fallait bien que du temps même de Ptolémée le géographe, cette expédition fût regardée comme fabuleuse, puisqu'il unit l'Afrique à l'Asie par une terre inconnue qui, du Promontoire-Prassum en Afrique, a dix degrés environ de latitude méridionale, se serait étendue jusqu'au Sinus-Magnus*, que Montesquieu croit être le golfe de Siam, de sorte que la mer des Indes n'aurait été qu'un lac.

Je crois inutile de parler du périple d'Eudoxe, qui, selon ce que rapporte Pline, fuyant la persécution de Ptolémée-Lathyre, roi d'Egypte, partit aussi de la mer rouge, et tourna l'Afrique jusques au détroit de Cadix. S'il est peu vraisemblable qu'une nation active et puissante ait réussi dans cette navigation, est-il plus probable qu'un simple particulier, un fugitif ait osé seulement l'entreprendre?

Il était une seconde route à suivre, et c'est celle que, parmi les modernes, les Portugais ont ouverte en partant de l'Europe : mais les historiens même de l'antiquité conviennent qu'elle fut inutilement tentée par Hannon et par Sataspe.

(Page 10, vers 21.)

De Gama, de Colomb le siècle recommence.
Pénétrons au-delà de leur carrière immense;
Mais puissions-nous un jour, à force de bienfaits, etc.

Le second âge de la navigation avait commencé avec Christophe-Colomb et Vasco de Gama. *La boussole*, suivant la belle expression de Montesquieu, *avait pour ainsi dire ouvert le monde. On découvrit l'Asie dont on connaissait fort peu de chose, et l'Amérique dont on ne connaissait rien du tout.*

Mais l'Europe gémit encore du brigandage et de la barbarie qui souillèrent cette brillante époque de son histoire.

Il était réservé au dix-huitième siècle d'imprimer à la navigation un mouvement plus noble, plus grand et plus généreux. Ce n'est plus pour les asservir et pour les ravager que le navigateur pénètre dans les climats les plus reculés, c'est pour y porter des jouissances nouvelles, des lumières et des bienfaits; ce n'est plus pour y chercher des métaux qui n'ont fait qu'appauvrir leurs possesseurs, mais pour en rapporter des connaissances et des productions utiles à l'agriculture, aux fabriques, au commerce et à tous les arts.

(Page 11, vers 4.)

Des mortels inspirés, pacifiques héros, etc.

C'est à la France, qu'appartient l'honneur d'avoir, la première, inspiré l'idée, et donné l'exemple de ces grandes entreprises dirigées par un esprit de paix, de bienfaisance, et de saine philosophie. Deux Français, La Condamine dans les Cordillières de l'Amérique méridionale, et Maupertuis, sous le cercle polaire boréal, ont en 1740 déterminé par leurs mesures les dimensions et la figure de la terre. Ne refusons pas à nos éternels rivaux la gloire d'avoir à leur tour suivi de près, sur un autre élément, la route qu'avait tracée la France. L'amiral Biron en 1764, M. de Bougainville en 1766, Wallis et Carteret dans la même année, commencèrent la reconnaissance générale du globe, et particulièrement celle du grand Océan, si avancée depuis par l'immortel Cook.

(Page 11, vers 9.)

Et la borne est posée où finit l'univers.

C'est dans la même année (1778) que le capitaine Phipps, entre l'Europe et l'Amérique, et le capitaine Cook, entre l'Amérique et l'Asie, ont marqué les bornes des latitudes septentrionales, accessibles à la navigation. Le premier parvint à-peu-près au quatre-vingt-unième parallèle le 17 juillet : et le second, luttant sans cesse contre les bancs, les îles et les montagnes flottantes de glace, atteignit le 18 août le parallèle de soixante dix degrés qua-

rante-quatre minutes. Là, une mer qui n'est plus liquide, une plaine éternelle de glace ne permit pas à leurs vaisseaux de s'élever plus près du pôle : et tous deux purent se dire :

Hic tandem stetimus, nobis ubi defuit orbis.

On sait que le capitaine Cook, dans le voyage où il parcourut sur toutes les directions le grand Océan méridional, ne put pas pénétrer au-delà de soixante-onze degrés dix minutes de latitude. Ainsi le parallèle de soixante-onze degrés, tant au sud qu'au nord, semble être la limite de l'Océan navigable entre l'Amérique et l'Asie, (*Voyage autour du Monde, par Etienne Marchand, rédigé par M. le sénateur de Fleurieu*) et celui du quatre-vingt-unième degré, la borne des mers septentrionales accessibles aux navigateurs, entre l'Amérique et l'Europe.

(Page 11, vers 10.)

Mais quels lauriers nouveaux, encor pour héritage !
C'est à nous d'accomplir ce magnifique ouvrage, etc.

La pensée que je place ici dans la bouche de La Pérouse, était sans doute dans son cœur, et se trouve sous sa plume (*Voyage de La Pérouse, tome II, page* 6). Je me plais à transcrire les expressions mêmes, où se peignent si bien ses vues, son courage et son humanité.

« Mais dans un champ aussi vaste, il restera pendant bien des « siècles de nouvelles connaissances à acquérir; des côtes à re- « lever; des plantes, des arbres, des poissons, des oiseaux à

« décrire; des minéraux, des volcans à observer; des peuples à « étudier, *et peut-être à rendre plus heureux!*

(Page 11, vers 11.)

Voyez-vous, entraînés d'un sublime transport,
Ces rivaux des succès que nous promet le sort,
Du double Continent pénétrer l'étendue, etc.

À la même époque où les navigateurs des principales nations maritimes de l'Europe entreprenaient la reconnaissance générale des mers et des côtes, d'autres amis des sciences, soit par les ordres de leurs Gouvernemens, soit par les soins de quelques compagnies, ou même par leur propre impulsion, tentaient l'exploration de l'intérieur des deux Mondes. C'est à cette noble émulation que nous devons les voyages par terre de M. Bruce, dans l'ancienne Ethiopie, de MM. de Volney et Savary, en Egypte et en Syrie, du savant Pallas, en Sibérie et sur les bords de la mer Caspienne, de M. d'Ulloa, dans les hautes montagnes de l'Amérique méridionale, et tant d'autres, que je crois inutile d'indiquer ici. Personne ne connaissait mieux que La Pérouse le voyage de Samuel Héarne, dans les déserts glacés de l'Amérique septentrionale, depuis la baie d'Hudson jusqu'à la mer du Nord, en 1770, 1771 et 1772. Le manuscrit imprimé depuis à Londres, en 1795, et traduit à Paris, en 1799, par M. Lallemant, l'un des secrétaires de la marine, en avait été trouvé par La Pérouse en 1782, au fort d'York, de la baie d'Hudson, dans les papiers de Samuel Héarne, alors gouverneur de cet établissement. Au

moment même du départ de La Pérouse, et pendant le cours de son expédition, les Anglais dans l'Inde avaient commencé, et suivaient avec constance le projet des voyages de la Perse, du Thibet et de la Chine, qui depuis ont été successivement publiés; et de simples particuliers, parmi lesquels se trouvaient au premier rang sir Joseph Banks et le comte de Moyra, formaient à Londres une société, dont le but était l'exploration de l'intérieur de l'Afrique. C'est par elle, que furent chargés de cette mission le jeune Leydyard, le major Hougton et M. Mungo-Park, qui tous trois ont succombé, l'un après l'autre, dans une entreprise si pénible et si dangereuse.

(Page 16, vers 15.)

Quoi! de tant de travaux, qu'attendait l'avenir,
Avec lui périrait le noble souvenir!
Hélas! et nul débris échappé du naufrage.

Tel fut le danger auquel dans son premier voyage échappa, comme par miracle, le capitaine Cook, près de la côte orientale de la nouvelle Hollande. Telles étaient les pensées qui se présentaient à son esprit, et qu'il exprime d'une manière aussi noble que touchante. Tel enfin devait être la sort de La Pérouse lui-même.

« Il paraît à-peu-près certain, dit le rédacteur de son voyage, « qu'il a dû périr par un mauvais temps, sur les nombreux ressifs, « dont les Archipels qu'il avait encore à explorer, doivent être

« et ont en effet été reconnus parsemés, par le général d'Entre-
« casteaux, envoyé en 1791 à sa recherche ».

Les amis de La Pérouse savent qu'il n'avait ni ambitionné, ni même desiré le commandement de cette expédition. Il fut nommé, et ne sut qu'obéir.

Il s'était marié peu d'années avant son départ, et laissait en France une épouse qui lui survit encore.

(Page 19, vers 6.)

Voici l'heure, où des cieux, au milieu de son cours.

Il est peu de personnes, ayant fait des voyages de mer, habité des ports, ou lu des ouvrages relatifs à la navigation, qui ne sachent que la latitude, ou, en d'autres termes, la distance d'un lieu donné à l'équateur, soit au nord, soit au midi, est déterminée par la hauteur observée du soleil, à midi.

(Page 19, vers 14.)

L'élève des Newtons, d'un œil audacieux
Sur la voûte du monde, etc.

Ce n'est que depuis un demi-siècle que les sciences et les arts ont offert aux navigateurs des méthodes et des instrumens sûrs pour diriger leur route autour du monde. On n'avait pu jusque-là qu'*estimer* la route, estimation toujours arbitraire, qui n'est fon-

dée sur aucun principe solide, et n'obtient, que par l'effet d'une heureuse compensation de diverses erreurs, l'exactitude de hasard qui se rencontrait quelquefois aux attérages. C'est par le le secours des observations de distances de la lune au soleil et aux étoiles, qu'il est possible de rectifier l'estime de la route, et les montres marines qui facilitent les observations astronomiques, servent encore à les multiplier sous différentes formes.

L'astronome chargé des observations à bord de la Boussole, était M. Dagelet, membre de l'académie des Sciences.

Delangle avait pris ce soin sur lui-même, à bord de l'Astrolabe, et s'en remit bientôt entièrement au zèle de M. Law de Lauriston, enseigne de vaisseau, dont La Pérouse, dans sa correspondance, parle comme d'un officier *du premier mérite*, et déja capable *de disputer d'exactitude avec les astronomes mêmes.*

(Page 19, vers 19.)

Cet autre, émule heureux de l'Homère du Tage,

Personne n'ignore que le Camoëns suivit aux Indes orientales les premiers navigateurs portugais, et dans le naufrage du vaisseau qui le portait, sauva des flots la Lusiade. On me pardonnera, j'ose l'espérer, d'avoir ici rappelé son souvenir, et mis dans la bouche de La Pérouse une fiction qui s'est depuis réalisée plus d'une fois. On a vu M. de Lille aller, sur les mers de la Grèce, commencer l'HOMME DES CHAMPS, l'IMAGINATION et les TROIS RÈGNES DE LA NATURE, aux mêmes lieux où Virgile acheva

l'Énéide, et plus récemment encore deux de ses élèves, deux de ses amis, l'auteur du beau poëme de la NAVIGATION, et le chantre brillant des AMOURS ÉPIQUES, chercher les tableaux qu'ils nous ont présentés, l'un sur les bords que découvrit Colomb, l'autre sur les côtes de l'Égypte d'où les premiers conquérans des Indes sortirent, dit-on, sous Sésostris, et de la mer Rouge qui, dans les siècles modernes, a vu le grand Albuquerque.

(Page 21, vers 9.)

Pour eux, dans ces coraux, quel spectacle sublime !
Quoi ! le faible animal, qui rampe sous l'abîme
D'un pouvoir créateur, serait donc l'instrument !

On avait long-temps regardé la demeure des polypes, comme des végétaux pierreux, ou comme des pierres végétantes : et, pour expliquer leur accroissement, les Naturalistes avaient, avant le dix-huitième siècle, imaginé différens systêmes. Il n'y a guère plus de cent ans que l'animalité des polypes a été entrevue par Imperati ; elle a depuis été prouvée par Peyssonnel, et confirmée par les observations d'Ellis, de Trembley, etc. ; enfin, Linné a fixé d'une manière précise leurs caractères ; et son travail a été encore perfectionné par le savant Pallas, et par M. Lamarck. Les polypes sont, dans le genre animal, les créations les plus simples de la nature, les êtres les plus dépourvus de facultés : et cependant, soit dans leur organisation, soit dans leurs travaux, ils présentent les phénomènes les plus importans et les plus faits pour étonner l'imagination.

« Qui croiroit, dit M. Lamarck, que ces êtres si faibles, si « bornés sont, en individus, les plus nombreux dans la nature! « Qui croirait que c'est parmi eux que se trouvent les animaux « qui ont le plus d'influence pour constituer la croûte extérieure « du globe dans l'état où nous la voyons ! Enfin, qui croirait que « tout se réunit pour prouver qu'ils sont dans la nature les plus « anciens de tous les animaux!

« Il est en effet prouvé que les montagnes calcaires sont, en « plus grande partie, composées des dépouilles des madrépores « accumulées pendant des millions d'années, et qu'actuellement « encore ils forment journellement et très-rapidement de nouvelles « îles sous les latitudes inter-tropicales. Il suffit de lire les Voya- « ges modernes, et ceux de Cook principalement, pour être « convaincu de cette vérité ».

On a constaté par l'observation, que les polypes entièrement dépourvus des organes de la génération, se reproduisent de deux manières, par la séparation, soit naturelle, soit artificielle, de leurs parties, qui deviennent chacune un animal parfait, et par l'accroissement des tubercules, qui formées autour de leurs bouches, s'en détachent ensuite pour former à leur tour de nouvelles générations. On a calculé que la postérité d'un seul polype s'élevait, dans l'espace d'un mois, à plus d'un million d'individus.

(Page 22, vers 2.)

Et la corne d'ammon, dont la famille éteinte, etc.

« De tous les genres d'animaux dont on retrouve les dépouilles

« ensevelies dans les anciens dépôts des eaux, celui de la corne
« d'ammon est sans contredit le plus abondant et le plus univer-
« sellement répandu. Quelques naturalites, d'après le chevalier
« Linné, assurent que les analogues de toutes les cornes d'am-
« mon fossiles existent dans les abîmes de la mer les plus pro-
« fonds, et les nomment coquilles pélagiennes : d'autres natura-
« listes, et c'est le plus grand nombre, peu satisfaits de cette
« assertion, regardent les cornes d'ammon comme un genre de
« coquillages dont les espèces ne se rencontrent plus que fos-
« siles, et dont les analogues ne sont dans aucune mer. »

C'est ainsi que s'exprime Lamanon, dans un mémoire qui nous reste de lui, et dont j'ai déjà parlé. Il se range de la dernière opinion, et détruit par des observations sans réplique l'hypothèse gratuite de Linné. Il fixe les caractères de la corne d'ammon fossible ; il fait voir les différences qui se trouvent entre elle et quelques espèces de coquillages qui paraissent s'en rapprocher ; il décrit une de ces espèces qu'il a lui-même souvent rencontrée dans le grand Océan, entre les deux Tropiques : il observe enfin que si les cornes d'ammon ne sortaient jamais de la mer, ainsi que le prétend Linné, on ne devrait pas les trouver pétrifiées, comme on les trouve presque par-tout, depuis le niveau de la mer, et même au-dessous, jusques sur les plus hautes montagnes.

Le résultat de la discussion savante et lucide qu'il établit dans ce mémoire, est, en définitif, que l'extinction de l'ancienne race des cornes d'ammon, le fait le plus étonnant que présente

l'histoire des animaux aquatiques, est en même temps le fait le plus certain.

(Page 24, vers 13.)

Immenses réservoirs, où roulaient par torrens
Et des airs et des eaux les fluides errans, etc.

On ne saurait douter qu'il n'y ait dans le sein de la terre des fluides continuellement en circulation : c'est un fait généralement reconnu, relativement aux fluides électriques et magnétiques ; et la présence des divers fluides aériformes est suffisamment prouvée par les émanations de toute espèce qui s'échappent des souterains, d'autant plus abondamment qu'ils sont plus profonds. C'est dans les couches schisteuses qui recouvrent les couches de granit, que s'exerce principalement la circulation des fluides qui donnent naissance aux volcans.

(*Histoire naturelle des minéraux*, *par M. Patrin*, *publiée en* 1801.)

(Page 24, vers 15.

Ateliers souterrains, où d'une main divine
L'insensible pouvoir et façonne et combine
Les bitumes, les sels, les soufres, les métaux, etc.

Quelques personnes s'étonneront peut-être de voir placer dans les volcans, même éteints, le gîte des sels et surtout des

matières métalliques ; mais je n'ai fait ici que me conformer à l'opinion des plus célèbres minéralogistes modernes , opinion fondée sur des faits qui paraissent ne laisser aucun doute.

Il résulte des observations du naturaliste Garcia Fernandès que la fameuse mine de sel gemme de Poza , près de Burgos , se trouve au centre d'un immense cratère.

C'est au sommet des Cordillières , qui , suivant que l'avait déjà reconnu La Condamine , sont presque toutes des volcans éteints ou même en activité, qu'était placée cette mine de Guancavélica , qui , pour me servir de l'expression d'Ulloa , formait une espèce de puits de 150 pieds de diamètre sur 1400 pieds de profondeur. Tout cet abîme était rempli de cinabre. Comment ne pas reconnaître un cratère dans le gîte de ce minérai ?

Ferber , célèbre observateur , parle des mines de cinabre , de cuivre et de plomb , qu'on a trouvées dans les laves du Véronais et du Vicentin.

Breislak , observateur non moins éclairé , a reconnu que la riche mine d'or de Nagyag en Transylvanie se trouve dans un ancien cratère de volcan, et que l'île d'Ischia , fameuse autrefois par ses mines d'or , est entièrement volcanique.

Le baron de Béroldingen pense que les mines de mercure du Palatinat sont des volcans éteints.

Enfin , l'auteur de l'Histoire naturelle des Minéraux , dont j'ai tiré cette suite d'observations , *est porté à croire* , d'après plusieurs faits qu'il accumule , que la vaste enceinte qui , sur

le sommet de l'Odon-Tchélon, renferme le gîte des topazes et des émeraudes, n'est autre chose qu'un cratère. Il va même jusqu'à conjecturer que les mines de diamans ont pour gîte des lits de laves.

Mais comment les métaux, qui ne sont point des produits volcaniques, se forment-ils dans les cratères des volcans éteints? Il faut ici nécessairement, ajoute l'auteur de l'*Histoire naturelle des Minéraux*, en revenir à des causes locales qui ont agi, à des époques périodiques, comme les volcans, et de la même manière que les volcans, puisque les matières métalliques n'ont pu prendre leur origine, que là, où elles se trouvent accumulées en si grande masse.

(Page 24, vers 19.)

Et toujours renaissans de la féconde mine.

On a observé que la fameuse mine de Guanca-Vélica, dont je viens de parler, presqu'entièrement épuisée aujourd'hui, commençait à se reproduire.

(Page 25, vers 2.)

Ce grand mont qui, sorti de la terre naissante,
Et par son propre effort sur sa base croissante,
Elevé, soutenu, raffermi sous les mers, etc.

L'origine des montagnes primitives remonte à l'époque de la formation même du globe terrestre.

Mais comment expliquer cette origine? On sait que, dans sa brillante hypothèse, le grand Buffon, qui par le choc d'une

comète, faisait sortir du soleil la terre tout en feu, supposait qu'elles s'étaient élevées sur la surface du globe, comme il s'élève des scories sur celle d'un boulet encore en incandescence. La géologie moderne, mieux d'accord avec la géométrie, paraît incliner à croire que les montagnes primitives *se sont formées par un soulèvement spontané sur l'écorce du globe terrestre*, lorsqu'il était encore couvert par les eaux, et que leurs sommets ne se sont montrés qu'à la suite de l'abaissement insensible et toujours continué des mers.

J'ai suivi cette hypothèse, non pas comme la plus poétique mais comme la plus généralement adoptée.

(Page 30, vers 7.)

Mais de vos longs travaux la mémorable histoire, etc.

C'est La Pérouse qui, le premier, reconnut les parties de la côte nord-ouest de l'Amérique, dont le capitaine Cook avait été écarté par les vents contraires, découvrit à 58 degrés 40 minutes, le beau port des Français, de grandes terres détachées du Continent, entre 52 et 54 degrés, et dans l'est de ses terres l'Archipel San-Lazaro de l'amiral Defuentès, prolongea les terres du Continent, depuis le mont Saint Elie, à 60 degrés de latitude, jusqu'au port de Monterey, à 36 degrés 40 minutes, sur une étendue de 470 lieues, et vérifia, dans le cours de ses reconnaissances, la plupart des découvertes de 1775, que la circonspection des Espagnols avait à peine indiquées.

C'est à lui que nous devons encore de nouvelles observations

sur l'Archipel des îles des amis, et sur celui des îles des Navigateurs.

Enfin, et c'est le plus beau titre de sa gloire, après avoir prolongé les côtes de la Chine et de la Corée à l'ouest, et celles des îles du Japon à l'est, il a relevé la côte orientale de Tartarie depuis le 42e degré de latitude, jusqu'à-peu-près au 52e, reconnu le détroit, aujourd'hui obstrué à la navigation par les atterrissemens du fleuve Ségalien, qui la sépare de la fameuse terre de Jesso, visitée en 1643, dans quelques-uns des points de sa partie orientale, par le vaisseau Hollandais le Kastricum, capitaine Uriès; découvert le canal qui divise cette terre, si long-temps l'objet des conjectures et des erreurs des géographes, en deux grandes îles, dont l'une nommée par les naturels *Tchoka*, va former au nord avec la côte de Tartarie, le détroit dont je viens de parler, et l'autre appelée par les indigènes *chicha*, n'est séparée du Japon que par le détroit de Sangaar; et dans une navigation de deux cent cinquante jours au travers de brunes continuelles, relevé rigoureusement les deux côtes de ce long golfe auquel il a donné le nom de *Manche de Tartarie*.

Cette partie du globe, la seule qui eût échappé à l'infatigable activité de Cook, étoit le point de géographie le plus important qu'il eût laissé à résoudre à ses successeurs, et c'est seulement après l'avoir reconnue, que le modeste La Pérouse osait compter sa campagne après celles de ce grand navigateur.

FIN.

ERRATA.

Page vii, *vers* 10, Fidèle aux lois de l'harmonie ;
lisez : En des vers brillans d'harmonie.

Page 21, *vers* 6, Des enfans de Pallas protégeant les deux aîles ;
lisez : Des enfans de Pallas protègent, etc.

Page 22, *vers* 3, Et ces nombreux murex, qui, trouvés dans ces lieux ;
lisez : Et les nombreux murex, etc.



